

N^o 20

LE ZÉRO,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÉLÉE DE CHANT,

PAR MM. ÉDOUARD BRISEBARRE ET EUGÈNE NYON,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 10 mars
1844.

PERSONNAGES.

RAOUL DE VALISTA (25 ans).....
CONSTANTIN (50 ans).....
CLAUDE BRUSCAILLE (25 ans).....
BONVALET (55 ans).....
JULIE CONSTANTIN (45 ans).....
JACINTHE LOLIOT (22 ans).....
UN DOMESTIQUE.....
UNE FEMME DE CHAMBRE.....

ACTEURS.

M. BOUSQUET.
M. COQUET.
M. LAURENT.
M. ALEXANDRE.
M^{me} SYLVAIN.
M^{me} ADALBERT.
M. AUBERT.
M^{lle} AMIE.

La scène se passe à Paris, chez Constantin.

Le théâtre représente un salon vitré ayant vue sur un jardin à l'anglaise. Porte de fond, ouvrant sur le jardin. Au premier plan, deux portes latérales. Au deuxième plan, deux fenêtres parallèles. Fautouils, guéridon, plumes, papier et tapisserie commencée.

SCÈNE I.

JULIE, JACINTHE.

JULIE.

Que dis-tu de mon hôtel ?

JACINTHE.

Délicieux... Quelle différence avec mon petit appartement au cinquième, sur le boulevard du Temple !.. (Soupirant.) Après ça, tout le monde ne peut pas épouser... un hôtel, une calèche, des domestiques et un chien de Terre-Neuve... Vous avez eu du bonheur, vous ; vous n'avez pas fait un triste mariage... comme moi, par exemple... Mon mari n'était pas de la première jeunesse, et il est mort, en me laissant mille écus de rente pour tout potage.

JULIE.

Mon Dieu, dans peu de jours, j'abandonnerai peut-être toutes ces richesses que tu envies.... Mon mari est à la veille d'obtenir une mission.

JACINTHE.

Est-elle heureuse !.. Ça vaut mieux que d'être

sous-maitresse dans le petit pensionnat de la rue Saint-Louis...

JULIE.

Où tu étais si méchante.

JACINTHE.

Et où vous me punissiez tant... Vous savez, le bonnet d'âne.

JULIE.

Je venais de te l'appliquer lorsque Constantin m'aperçut... C'en fut fait de sa raison... Il revenait tous les matins, soi-disant pour voir sa petite nièce... et un beau jour...

JACINTHE.

Il vous nomma son épouse... madame la future diplomate.

JULIE.

Maudit titre, qui me forcera de quitter Paris...

JACINTHE.

Quand nous nous sommes retrouvées hier... dans un bal... Mais, à propos, je ne l'ai pas aperçu hier, votre mari. Il est vrai que ces

meilleurs trouvent ridicule de danser avec leurs femmes. Il était sans doute à la bouillotte... Comme le mien, qui avait la passion du domino... et qui s'écriait souvent la nuit : Double-six, ou : C'est à moi la pose.

JULIE.

M. Constantin déteste la danse.

JACINTHE.

Et vous, vous en êtes folle... On m'a dit qu'avant mon arrivée vous aviez excité l'admiration en dansant la polka avec un jeune homme.

JULIE.

M. Raoul !..

JACINTHE.

Il s'appelle Raoul... C'est distingué, Raoul... Mon défunt s'appelait Nicolas, lui... (Regardant la pendule.) Onze heures moins cinq... ah ! mon Dieu !..

JULIE.

Tu me quittes déjà ?..

JACINTHE.

Une dame de mes amies m'a priée de lui tailler une robe, et...

JULIE.

Reviens au moins dîner avec moi... Tu verras mon mari..

JACINTHE.

Votre mari... Je l'avais oublié... Quelle forme a-t-il ?.. Est-il beau ?

JULIE.

Assez.

JACINTHE.

Assez... C'est absolument ainsi que je faisais la description du mien.

Am de Dosh.

Mais il faut que je vous laisse.

JULIE.

Pour te faire pardonner,
Songe à tenir ta promesse,
De revenir pour dîner.

ENSEMBLE.

Avant peu,
Dans ce lieu,
Oui, je t'attends ; sans adieu.

JACINTHE.

Avant peu,
Dans ce lieu,
Je reviendrai ; sans adieu.

(Julie accompagne Jacinthe qui sort très vivement.)

SCÈNE II.

JULIE ; puis, CONSTANTIN.

JULIE.

M. Raoul !.. Elle a remarqué... elle n'est pas la seule, peut-être... Le monde est si mé-

chant... Heureusement qu'après avoir dansé une seule polka avec moi, il n'a plus osé m'inviter.

CONSTANTIN, arrivant sans voir Julie.

Je veux ma femme... il me faut ma femme... (Criant.) M^{me} Constantin... M^{me} Constan... (L'apercevant.) Viens m'embrasser... Ah ! je la tiens donc !

JULIE.

Qu'est-ce que vous tenez ?

CONSTANTIN.

Ma mission... Ne m'appelle plus Constantin... salue-moi du nom d'envoyé extraordinaire.

JULIE.

Vous avez votre commission ?

CONSTANTIN.

Le ministre me l'enverra ce soir... Nous allons en Allemagne... à Hesse-Cassel... Nous partons après-demain, à deux heures de l'après-midi, au grand jour, en plein soleil... s'il en fait... J'ai retenu six chevaux de poste et trois postillons.

JULIE.

Comment... partir sitôt !

CONSTANTIN.

La France a besoin de moi... il faut que je la quitte.

JULIE.

Et moi qui n'ai rien préparé... mes robes, mes chapeaux, et nos visites d'adieu.

CONSTANTIN, sans l'écouter.

Nous mettrons tout cela à la diligence... Voilà bien de l'embarras !.. Qu'aurais-tu dit, chère amie, s'il t'avait fallu me suivre sur un autre continent... sur une terre bien plus étrangère... à la Vera-Cruz, par exemple.

JULIE.

A la Vera-Cruz !.. Y pensez-vous ?

CONSTANTIN.

Moi... du tout... c'est le ministre qui y pensait pour moi... Deux postes étaient vacans... le mien, Hesse-Cassel, et l'autre, l'Américain.

JULIE.

On vous donnait le choix ?

CONSTANTIN.

Du tout ! c'est le ministre qui a choisi... Les affaires sont très embrouillées à la Vera-Cruz... le ministre voulait un homme fin... adroit, instruit.

JULIE.

Et il ne vous a pas nommé.

CONSTANTIN.

Il a trouvé que l'Allemagne me convenait mieux... Le fait est que je n'ai rien du tout d'Américain... Ah ! que de gens ont été désappointés, furieux !.. Aussi, ils ont voulu se venger... Ils ont fait courir le bruit que le ministre ne m'avait désigné pour Hesse-Cassel, que parce qu'il ne me croyait pas assez malin pour la Vera-Cruz.

JULIE.

Et vous avez supporté...

CONSTANTIN.

Par exemple!.. je les ai laissés dire... Mes preuves sont faites... Mon père était un homme très distingué... voilà mes preuves... Le ministre a de moi la plus haute opinion... « Constantin, m'a-t-il dit, j'aurai les yeux sur vous, mon ami. » Ah! c'est qu'il veut me surveiller, me retenir... Il connaît mes capacités... il en a peur... et il s'est dit : « Ce gaillard-là est capable de me faire des choses auxquelles je ne m'attendrais pas. »

(Il pose les papiers sur le guéridon.)

JULIE.

Des papiers...

CONSTANTIN.

Relatifs à ma mission... Il faut que j'examine, que je pèse... après déjeuner... Le ministre attend mon rapport... je vais me signaler... Ah! il ne me manque plus qu'une chose... un secrétaire... un bras droit... Je me suis adressé à Bonvalet.

JULIE.

Votre ami... l'ancien avocat...

CONSTANTIN.

Qui s'est retiré des affaires, je ne sais pas trop pourquoi. Je l'ai prié de me chercher l'homme qu'il me faut... Joli garçon, pétri d'esprit, bourré de moyens... Pas un homme nul... pas un zéro! Tu sens bien que je ne prendrai jamais un homme qui ne pourrait pas me remplacer dans l'occasion.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. Raoul de Valista!

JULIE, à part.

M. Raoul!.. Quelle audace!.. se présenter ici!

CONSTANTIN.

De Valista... connais pas... C'est égal, faites entrer... (Réticent.) Ah! je viens de le mettre dans mon portefeuille.

JULIE.

Comment?

CONSTANTIN.

Pas lui... sa carte porcelainée.

SCÈNE III.

JULIE, CONSTANTIN, RAOUL.

(Raoul entre, précédé du domestique, qui se retire. Raoul s'incline, les époux Constantin lui rendent son salut.)

RAOUL.

M. Constantin ne me reconnaît pas?

JULIE, à part.

Que dit-il?

CONSTANTIN, qui l'a examiné.

Ah! attendez donc... à l'Opéra... il y a deux

ans... vous étiez de notre loge... l'infamale!..

JULIE, à part.

S'il connaît mon mari... c'est différent... ma conscience est en repos.

CONSTANTIN, à sa femme.

Bonne amie, je te présente M. Raoul de Valista... une de nos capacités... 25 mille livres de rente.

RAOUL.

Je ne les ai plus, Monsieur.

CONSTANTIN.

Comment, tout est fondu!.. (A part.) Je ne le croyais pas si capable que ça!

JULIE, à part.

C'est qu'il m'intéresse à présent... (A part.) Si mon mari peut vous être utile, il le fera, Monsieur... Mais approuvez donc mes paroles, Ferdinand.

CONSTANTIN.

Certainement, Julie... Mais c'est absolument comme si je n'approuvais pas, attendu notre départ... J'ai ma mission pour Hesse-Cassel... Je pars dans deux jours avec huit chevaux, ma femme et quatre postillons.

RAOUL.

Je le sais, Monsieur... et j'ai un service à vous demander... Avez-vous un secrétaire?

CONSTANTIN.

Pas encore... Je cherche un sujet... un véritable sujet... Je le dresserai.

RAOUL.

Je viens vous en proposer un qui est devant vous.

CONSTANTIN.

Vous!

JULIE.

Lui!

CONSTANTIN, joyeux.

Vous!.. Mais c'est l'homme que j'ai rêvé!.. Dehors flatteurs, bonne mine... et une tête!.. Nous serons bien ensemble... (A part.) Vous entrerez aujourd'hui en fonctions... j'ai un certain rapport... Et puis, dites donc, hein? vous me feriez une petite affaire de bourse... J'ai des espèces que l'on m'a conseillé de vendre.

RAOUL.

Je crois qu'il faudrait acheter, au contraire.

CONSTANTIN.

Vous croyez?.. Allons, je me risque... Entrez là, dans mon cabinet... les inscriptions sont sur mon bureau, ainsi que l'adresse de mon agent de change... Combinez... combinez ferme!.. Je vous donne un tiers de bénéfices.

RAOUL.

Je vous obéis.

(Il entre dans le cabinet.)

CONSTANTIN.

Quelle tête! quel homme!.. Il va me faire gagner un argent fou!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BONVALET.

BONVALET, en dehors.

Ne m'annoncez pas... Dans le salon?... Je le trouverai... (En scène.) Te voilà donc?..

CONSTANTIN.

Bonjour, toi... bonjour... Je suis nommé, Bonvalet!.. je suis envoyé à Hesse-Cassel... Je pars dans trois jours avec ma femme, dix chevaux et cinq postillons.

BONVALET.

Je ne me serais jamais douté que tu étais de l'acabit des diplomates, toi... Enfin!.. Ah ça! ne va pas faire des boulettes là-bas... Il est dans le cas de mettre tout en combustion!

CONSTANTIN.

Peux-tu dire ça, toi, Bonvalet, qui connais mes habitudes pacifiques... Demande à ma femme... elle, aussi, connaît mes habitudes pacifiques, n'est-ce pas, chère amie?

BONVALET.

A propos, j'ai pensé à ton affaire... Tu m'as supplié, il y a deux jours, de te chercher un secrétaire, et j'ai ton homme.

CONSTANTIN.

Tu as mon homme?... Eh bien! tu peux le garder pour toi, mon homme.

JULIE, vivement.

La place est prise.

BONVALET.

Voilà de tes tours!.. Et moi, qui me suis mis en avant!..

CONSTANTIN.

Retire-toi, mon ami... retire-toi.

BONVALET.

Qui ai promis à M. Claude Brusaille...

CONSTANTIN.

Brusaille!.. le nom est dur, il est rocailleux, le nom... Le mien s'appelle Raoul de Valista.

BONVALET.

De Valista... Mon jeune homme est roturier comme toi.

CONSTANTIN.

Raoul est un homme remarquable.

BONVALET.

C'est différent... le mien est un homme ordinaire... (Plus bas.) Encore comme toi.

CONSTANTIN.

Raoul est joli garçon.

BONVALET.

Brusaille ne l'est pas... Je ne dis pas pour ça qu'il soit laid... mais il a une de ces figures dont on ne dit rien... ni en bien, ni en mal.

CONSTANTIN.

Oui... une de ces figures manquées... (Regardant Bonvalet.) comme j'en connais.

BONVALET, regardant Constantin.

Moi aussi... C'est donc un phénomène, que ce monsieur?... Mais, s'il a de l'esprit, s'il a de grandes capacités, tant pis pour toi!.. S'il est joli garçon, tu es un homme... perdu!.. Oh! Casimir!.. infâme Casimir!

CONSTANTIN.

Qu'est-ce que c'est que cela, Casimir, un Polonais?

BONVALET.

Un homme très capable, très instruit, très bien bâti, comme ton Raoul... Je le mis à la tête de mon cabinet, et je partis faire un petit voyage... Quand je revins...

CONSTANTIN.

Il t'avait emporté quelque chose?

BONVALET.

Au contraire... il m'avait gagné beaucoup d'argent... Mais ma femme, mon Antonine... je la trouvai de mauvaise humeur... plus de petits soins... plus de ces douces causeries.

CONSTANTIN, regardant Julie.

Que je connais...

JULIE, minaudant.

Ah!.. Ferdinand!..

BONVALET.

Ce n'est pas tout, ma nièce qui rompt un mariage sur le point de se conclure, et se fait religieuse.

CONSTANTIN.

Dame! mon ami, la vocation!.. J'ai eu un instant l'idée de me faire chartreux, moi.

BONVALET.

Tu n'y es pas... Elle aimait ce Casimir.

CONSTANTIN.

Mais toute la famille était donc coiffée de Casimir?

BONVALET.

Voici le bouquet!.. Quand je voulus reprendre la direction de mes affaires, tous mes clients me quittèrent à cause de Casimir, qui les avait enchantés par ses grandes capacités, et quand je voulus déployer les miennes...

CONSTANTIN.

Ils te prièrent d'en déployer davantage.

BONVALET.

Il y en a qui se permirent de dire que j'étais un imbécille!

CONSTANTIN.

Tu ne m'étonnes pas.

BONVALET.

Ah! je me souviendrai des phénomènes!..

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. Claude Brusaille!

CONSTANTIN, vivement.

Marcel, dites que je suis malade!

SCÈNE V.

LES MÊMES, BRUSCAILLE.

BONVALET.

Constantin, je te présente Monsieur, dont je t'ai parlé.

BRUSCAILLE.

Enchanté, Monsieur, de faire votre connaissance... J'ai bien l'honneur de vous saluer... ainsi que Madame... Elle se porte bien, Madame ?

JULIE, à part.

Dieu ! qu'il est vulgaire !

CONSTANTIN, bas, à Bonvalet.

Il a un mauvais organe, un organe défectueux... et son habit... quelle mauvaise coupe !.. Il a un habit de grand-père... il ressemble beaucoup au tien, Bonvalet.

BRUSCAILLE, à part.

Ah ça ! ils bavardent tous les deux... cette dame fait de la tapisserie... Je vais demander un journal, moi. (A demi-voix.) *La Gazette des Tribunaux.*

CONSTANTIN.

Jeune homme, la place que...

BRUSCAILLE.

Vous êtes trop aimable.

CONSTANTIN.

Elle est donnée à un autre.

BRUSCAILLE.

Moi qui me faisais une fête...

CONSTANTIN.

Vous vous la ferez une autre fois... Nous partons dans trois jours avec ma femme, mon secrétaire, douze chevaux, et six postillons... Ne m'en veuillez pas... et déjeunez avec nous, Bonvalet aussi... Allons, vous acceptez ?

BRUSCAILLE.

J'ai déjà déjeuné... et ça me ferait du mal si je recommençais...

CONSTANTIN, à part.

Il va s'en aller... tant mieux.

BRUSCAILLE.

Mais je dînerai... si ça peut vous obliger... En attendant, j'irai à la Bourse vendre vos espagnoles, M. Bonvalet.

CONSTANTIN, à Bonvalet.

Tu fais vendre des espagnoles, toi ?

BONVALET.

Oui, Bruscaille m'a conseillé...

CONSTANTIN.

J'achète, moi.

BONVALET.

Qui est-ce qui t'a fourré dans la tête...

CONSTANTIN.

C'est Raoul, mon secrétaire.

BONVALET, à part.

Bon ! voilà que ça commence.

CONSTANTIN, à part.

Malheureux Bonvalet ! je vais lui gagner son argent !

LE DOMESTIQUE.

Madame est servie.

CONSTANTIN.

A table !

TOUS ENSEMBLE.

Air de Doche.

Allons tous promptement
A table, en ce moment,
Déjeunons tous gaiement,
Sans crainte et sans tourment.

BRUSCAILLE.

Allez tous promptement
A table, en ce moment,
Et déjeunez gaiement,
Sans crainte et sans tourment.

(Bonvalet offre son bras à Julie, et ils s'éloignent tous, excepté Bruscaille.)

SCÈNE VI.

BRUSCAILLE ; puis, RAOUL.

BRUSCAILLE.

Je ne mangerai rien chez toi... pas une simple mauviette !.. La colère, l'amour-propre me le défendent... et puis, je n'ai pas faim.

RAOUL, sortant du cabinet.

Voici les titres, la note de l'agent de change... (A Bruscaille.) Savez-vous où est M. Constantin ?

BRUSCAILLE.

Il déjeune... il doit être en train, maintenant.

RAOUL.

Ne le dérangez pas.

BRUSCAILLE, étonné.

Je n'ai nullement envie de le troubler.

RAOUL.

Écoutez-moi, mon ami.

BRUSCAILLE.

Son ami !.. Ah ça ! pour qui me prenez-vous donc, là-bas ?

RAOUL.

Oh, pardon, je vous prenais...

BRUSCAILLE, vivement.

Je ne vous le demande pas... Apprenez que je me nomme Claude Bruscaille.

RAOUL.

Et moi, Raoul de Valista.

BRUSCAILLE.

Je suis ici depuis ce matin.

RAOUL.

Comme moi.

BRUSCAILLE.

Je suis venu pour une place.

RAOUL.

Encore commé moi.

BRUSCAILLE.

Pas une place de... pas cette place-là, entendez-vous! mais une place de secrétaire... et prenez, Monsieur, que je ne l'ai pas eue.

RAOUL, riant.

Je le crois bien, c'est moi qui l'ai.

BRUSCAILLE, vivement.

Vous? comment, c'est vous?... (Effrayé du regard de Raoul.) Après tout, je ne vous en veux pas.

RAOUL.

Vous avez de la fortune, peut-être?

BRUSCAILLE.

Six mille livres de rente que j'ai amassées... Et vous?

RAOUL.

Vingt-cinq mille livres de rente que j'ai dissipées... Voilà.

BRUSCAILLE.

J'aime mieux ma fortune que la vôtre. (A part.) C'est qu'il est fort bien vêtu, pour un homme ruiné.

RAOUL, à part.

Il n'a pas du tout le costume d'un homme à son aise.

BRUSCAILLE.

Vous avez été déjà secrétaire chez quelqu'ambassadeur ou autre part?

RAOUL.

Jamais... J'ai fait d'assez bonnes études, et je compte...

BRUSCAILLE.

Moi, j'en ai fait d'assez mauvaises, et je ne compte pas dessus... Mais, quand on a fait plusieurs métiers... toujours avec succès...

RAOUL.

Mais vous êtes donc un homme universel? (A part.) Est-ce qu'il aurait du talent, ce garçon-là?

BRUSCAILLE.

Air de la Fiote.

Tout doucement, j'arrive à la fortune.

RAOUL.

Moi, j'en reviens, mon cher, et dès demain Je recommence à m'en rebâtir une. Vous le voyez, je suis en bon chemin. Souffrez qu'un jour, Monsieur, je vous rattrape, D'y réussir je me fais une loi.

BRUSCAILLE.

Il vous faudra doubler plus d'une étape Pour avancer du même pas que moi.

ENSEMBLE.

BRUSCAILLE.

Tout doucement, j'arrive à la fortune, A votre tour, Monsieur, et dès demain Recommencez à vous en bâtir une; Oui, je le vois, vous êtes en chemin.

RAOUL.

Tout doucement, marchez à la fortune, Moi, je m'élançe et je veux, dès demain, Recommencer à m'en rebâtir une. Vous le voyez, je suis en bon chemin.

(Bruscaille sort par le fond.)

SCÈNE VII.

RAOUL, CONSTANTIN.

CONSTANTIN, entrant par la gauche.

Ah! mon estomac est complètement satisfait... J'ai déjeuné violemment.

RAOUL, à part.

Voici mon patron.

CONSTANTIN, à part.

Voilà mon phénix! (Haut.) Ah ça! et mes espagnoles?

RAOUL.

J'ai envoyé mes ordres à votre agent de change... et je vous rends sa note.

CONSTANTIN, qui a tiré un gros portefeuille de sa poche.

Bon! j'ai laissé mon portefeuille dans ma chambre...

RAOUL.

Que tenez-vous donc?

CONSTANTIN.

Un autre... mon neuf... une galanterie que je me suis faite ce matin... Il n'y a encore que votre carte... c'est elle qui a étrenné la poche... (Il pose le portefeuille sur la table. Tout-à-coup.) Mon rapport! le ministre qui l'attend... et je n'ai rien fait... J'ai perdu mon temps à flâner autour d'un pâté de foie gras... Raoul, à la besogne... nous allons travailler ensemble... Nous sommes dans notre coup de feu, cher ami...

RAOUL.

Disposez de moi.

CONSTANTIN.

A cette table... Prenez ces papiers... Non, c'est moi qui vais les prendre... (Raoul s'assied. Constantin, lisant.) « 1° De l'Allemagne sous le point de vue politique... »

Air: Un homme pour faire un tableau.

Le point de vue est très certain, Que diable! on n'a pas la berlue, Il faudrait être un quinze-vingt Pour ne pas voir le point de vue. Allons, vite, écrivez, mon cher.

(A lui-même.)

Ces choses-là ne sont pas nettes ;
 Dans tout ceci, pour y voir clair,
 Je m'en vais mettre mes lunettes.

RAOUL.

Ditez, je suis prêt.

CONSTANTIN.

Mais je ne le suis pas, moi... Je ne sais pas
 comme ça à la volée... Il y a de l'Allemagne
 sous le point de vue politique... Mais le minis-
 tre ne me dit pas quel est son point de vue...
 S'il ne me dit pas : Voici mon point de vue...
 comment veut-il que je lui réponde ? C'est ab-
 solument le mien, nous sommes parfaitement
 d'accord ?

RAOUL.

C'est, je crois, une question à laquelle il faut
 répondre.

CONSTANTIN.

Répondez-lui que j'ai toujours vu les Alle-
 mands d'un fort bon œil. Si ça ne lui convient
 pas, je changerai ma manière de voir. Passons
 vivement au numéro 2.

RAOUL, à part.

C'est un petit examen de capacité. (Haut.) Vos
 idées sont très larges... Mais, pour satisfaire le
 ministre, il lui faudrait, je crois, des explica-
 tions... et si vous vouliez me laisser faire...

CONSTANTIN.

Comment donc ! vous êtes libre... Bon ! j'ai
 la migraine ! Ça m'arrive toujours quand je tra-
 vaille de tête... Ah ! la lettre d'envoi, avec une
 enveloppe... J'ai la réputation des enveloppes...
 Je vais vous dicter... « Monsieur le ministre...

(Il cherche.)

RAOUL, répétant.

« Monsieur le ministre... Monsieur le mi-
 nistre...

CONSTANTIN, à part.

Me pousse-t-il ! Il est tatillon, ce jeune hom-
 me ! (Haut.) Tenez, ôtez-vous de là... laissez-
 moi faire... Je vais jeter mes idées sur le pa-
 pier.

RAOUL.

Mais...

(Il quitte la table.)

CONSTANTIN.

Ne me retenez pas... Je me sens en verve...
 il y a déjà un quart d'heure que j'y suis... et il
 ne faut pas laisser échapper ces moments-là...
 (Constantin s'est mis à la placée de Raoul et s'est pré-
 paré à écrire.) Mes idées abondent... elles se
 croisent ! elles se font du tort !.. Laquelle pren-
 drai-je ?.. Allez !

RAOUL.

Comment, allez ?

CONSTANTIN.

Oui, donnez-moi votre opinion... votre opi-
 nion... c'est la phrase, je vais la mêler avec ce
 que je jette... et ça fera un tout fort bien con-

ditionné... Ah ! c'est que je ne travaille pas
 comme les autres, moi !

RAOUL.

Je m'en aperçois. (Dictant.) « Monsieur le mi-
 nistre... »

CONSTANTIN.

Quant à cette phrase-là, nos opinions sont les
 mêmes.

SCÈNE VIII.

CONSTANTIN, RAOUL, JACINTHE.

(Raoul dicte, Constantin écrit ; Raoul est debout et
 se promène en dictant ; à ce moment, Jacinthe
 arrive.)

JACINTHE, entrant par le fond sans voir.

Où donc est Julie ?.. Oh ! des messieurs !..

RAOUL, dictant.

« La mission de Hesse-Cassel... »

CONSTANTIN, répétant.

« Sel... »

RAOUL, dictant.

« A laquelle vous avez daigné m'appeler... »

JACINTHE, à part.

Il est donc nommé... (Regardant Raoul.) Oh !
 mais il est jeune, il est bien... trop bien... pour
 elle... qui est un peu...

CONSTANTIN, répétant.

« Peler... »

RAOUL, se retournant.

Une dame !

JACINTHE, s'avançant.

Oui, Monsieur, une dame... Jacinthe Loliot,
 qui, d'un coup d'œil, a deviné le mari de son
 ancienne sous-maitresse. (Constantin fait un mou-
 vement.) Mais que ma présence ne vous dérange
 pas... dictez toujours à votre secrétaire...

RAOUL.

Madame...

CONSTANTIN, avec éclat.

Le diplomate, c'est moi... le secrétaire, c'est
 Monsieur.

JACINTHE.

Comment ?

CONSTANTIN, se levant.

Elle l'a pris pour le diplomate ! (A part, se re-
 gardant.) Mais j'ai donc la tournure d'un malo-
 tru, moi ?

JACINTHE, à Constantin.

Croyez bien, Monsieur, que...

CONSTANTIN.

C'est mon secrétaire, Madame... Madame, je
 vous présente mon secrétaire... Venez, mon
 secrétaire... Suivez-moi, mon secrétaire... ah !
 ah !..

ENSEMBLE.

Aria de Doche.

JACINTHE.

Il est rouge de colère,
Je n'ose lever les yeux;
Pour moi, pour le secrétaire,
Quel événement fâcheux!

RAOUL.

Il est rouge de colère,
Je n'ose lever les yeux;
Ah! pour moi, son secrétaire,
Quel événement fâcheux!

CONSTANTIN.

Ah! je sens que la colère
Me rend presque furieux.
Suivez-moi, mon secrétaire,
Venez, venez, je le veux.

(Constantin sort fièrement par la gauche, suivi de
Raoul qui emporte les papiers relatifs au rapport.)

SCÈNE IX.

JACINTHE; puis, JULIE.

JACINTHE, riant.

Ah! ah!..

JULIE, arrivant par le fond.
Quel accès de gaîté!

JACINTHE.

Ah! ah! je l'ai vu, ma chère... ici, à l'instant,
votre mari... il travaillait...

JULIE, à part.

Ici, avec Raoul? (Haut.) Ah! tu l'as vu?..

JACINTHE.

Et je n'oublierai jamais sa figure...

JULIE.

Il n'est pas beau, mais... il est si bon pour moi!

JACINTHE.

J'aimerais mieux un homme moins bon, et un peu mieux.

JULIE.

Jacinte! tiens, changeons de conversation, ou je pourrais me fâcher... (Avec intention.) Tu as été tailler ta robe?

JACINTHE.

Quelle robe?

JULIE.

Tu m'avais dit...

JACINTHE.

Je me suis trahie!.. Vous savez que j'ai perdu mon mari... qu'il était très laid, comme le vô...

JULIE.

Encore...

JACINTHE.

Ah! pardon!.. je pleurai M. Loliot... oh! sincèrement, car lui aussi était très bon; il faut

bien que ces maris-là aient quelque chose pour eux... Pendant l'année de mon veuvage, je me trouvai quelquefois...

JULIE.

Avec un jeune homme?

JACINTHE.

Dame! c'est si triste de pleurer toute seule, au moins, j'avais une compagnie, il arrivait toujours à la maison les yeux rouges... ça me faisait plaisir.

Aria de l'Apothicaire.

Il pleurait en entrant soudain,
Il pleurait pour sécher mes larmes,
Il pleurait en baisant ma main,
Il pleurait en louant mes charmes.
Aveugle au milieu des douleurs,
Je ne voyais pas, je l'atteste,
Q'en épousant ainsi mes pleurs,
Il voulait épouser le reste.

JULIE, avec dépit.

C'était, je n'en doute pas, un beau garçon?

JACINTHE.

Plait-il?.. (A part.) Oh!.. moi qui ai ri de son époux, elle pourrait prendre sa revanche.

JULIE.

Un joli cavalier, n'est-ce pas?..

JACINTHE.

Un homme superbe! (A part.) C'est un petit maigre!

JULIE.

Des yeux noirs?

JACINTHE.

D'un noir délicieux. (A part.) Je crois qu'il les a gris ou verts...

JULIE.

Enfin, un homme adorable.

JACINTHE, vivement.

Il osa me parler d'amour... dans une lettre... me demander ma main, en me menaçant de se détruire... et, par humanité seulement, je lui répondis que j'étais à lui...

JULIE.

Toi et ta petite fortune.

JACINTHE.

Qu'il avait peut-être supposée plus forte, car je ne reçus pas même de réponse... Ainsi, ce matin, je voulus aller moi-même...

JULIE, riant.

La robe à tailler...

JACINTHE.

Tout juste... il avait déménagé sans laisser son adresse.

JULIE.

Pauvre Jacinte... il faut te distraire un peu... faisons un tour de jardin... Tiens, voici justement MM. Bruscaille et Raoul qui s'y promènent.

JACINTHE, regardant.

Grand Dieu ! c'est lui !..

JULIE.

Que veux-tu dire ?

JACINTHE.

Mon infâme qui pleurait avec moi.

JULIE, vivement.

Lequel ?.. Oh ! viens au jardin, suis-moi !

JACINTHE, entrant dans le boudoir à droite.

Non, laissez-moi ! je ne veux pas le voir !

SCÈNE X.

JULIE ; puis, RAOUL ; ensuite, BRUSCAILLE.

JULIE.

Raoul... lui !.. oh ! oui, l'émotion, le trouble de Jacinthe... tout me le dit... c'est lui... Compromettre ma meilleure amie... et s'introduire ici, pour me détourner du sentier de la vertu... car cette place de secrétaire... ce n'était qu'un prétexte, qu'une ruse infâme... Ah ! je veux le forcer à quitter cette maison... (Elle se met à la table et écrit précipitamment.) « J'ai deviné vos projets... monstre... vous en voulez à mon bonheur, n'espérez pas me séduire... partez, Monsieur, car maintenant je vous hais... » Qui lui remettra ce billet... (Elle jette à terre avec son bras, par mégarde, le portefeuille resté sur la table.) Un portefeuille... (Elle l'ouvre.) Raoul de Valista... sa carte... ah !.. c'est à lui.

(Elle fourre le billet dans une des poches du portefeuille ; à ce moment Raoul et Bruscaille parlent ; elle remet le portefeuille sur la table.)

BRUSCAILLE, à Raoul en entrant.

Oui, Monsieur, depuis long-temps j'ai envie d'aller voir la girafe...

(Raoul salue Julie.)

JULIE, très gracieuse.

Approchez, M. Bruscaille, approchez donc ! vous êtes notre convive, ne l'oubliez pas, j'ai votre parole...

BRUSCAILLE, à part.

Elle veut que je dîne... elle me retient !

JULIE.

Je compte aussi sur un sacrifice de plus, celui de votre soirée... Nous ferons de la musique, nous pincerons de la harpe.

BRUSCAILLE.

Je pincerai votre harpe si vous le désirez, mais je dois vous avouer que je ne pince que de la flûte à Pan.

RAOUL.

Je pourrai remplacer Monsieur...

JULIE, très sèchement.

Je vous remercie, décidément je ne ferai pas de musique. (Elle salue et dit à Bruscaille en sortant.) A bientôt, M. Bruscaille.

BRUSCAILLE, à Raoul.

Et elle voulait en faire avec moi... de la musique... Diabole !.. elle me confie sa harpe, l'imprudente.

SCÈNE XI.

RAOUL, BRUSCAILLE.

BRUSCAILLE.

On dirait que je suis à la hausse, et vous à la baisse...

CONSTANTIN, dans la coulisse.

Raoul ! Raoul !

RAOUL.

Bon ! voici l'autre ! Il a peut-être encore un rapport à me donner ; ma foi, qu'il le fasse tout seul... j'en ai assez !

SCÈNE XII.

BRUSCAILLE, CONSTANTIN, BONVALET.

BRUSCAILLE, à Raoul.

Eh ! psitt ! psitt !.. Il s'éloigne quand on l'appelle... Il me semble que j'ai connu quelqu'un qui avait cette manie-là...

CONSTANTIN, entrant.

Raoul ! Raoul !

BONVALET, qui le suit.

M'écouteras-tu, vélocifère.

CONSTANTIN.

Laisse-moi, je veux parler à mon secrétaire...

BONVALET,

Bonjour, Bruscaille, bonjour... Votre main, mon ami.

BRUSCAILLE, à part.

Qu'est-ce qui lui prend donc aussi, à celui-là ?

CONSTANTIN.

Mon Dieu ! moi qui voulais dire à Raoul...

BONVALET.

Oui, cours après lui... 'va, embrasse-le ; je viens de recevoir une lettre de la Bourse... ton M. Raoul t'a fait perdre ton argent.

(Il lui remet une lettre.)

CONSTANTIN, lisant.

C'est une farce que tu veux me faire !.. (Après avoir lu.) Ah ! mon Dieu !

BONVALET.

Il faut que j'écrive à mon agent de change. Parbleu, Bruscaille, vous qui ne faites rien, rendez-moi donc ce service ?

BRUSCAILLE.

Je veux bien.

CONSTANTIN, à part.

Il le met à toutes saucés, ce garçon-là !

(Bruscaille se met à la table. Bonvalet est debout.)

BONVALET, dictant.

« Mon cher Monsieur, j'ai besoin d'argent... »

CONSTANTIN, à part.

Quel lieu commun ! tout le monde dit ça...

BRUSCAILLE.

J'ai mis...

CONSTANTIN, à part.

Il n'oserait pas faire une observation, celui-à... ce n'est pas comme mon secrétaire...

BONVALET, qui a continué à dicter bas.

Mon nom et mon paraphe.

(Il se trouve placé à côté de Bruscaille.)

CONSTANTIN, à part.

C'est que Bonvalet a l'air d'un petit seigneur. A côté de lui... moi, j'aurais l'air d'un prince!..

BONVALET.

Bruscaille, vous me porterez cela après dîner.

BRUSCAILLE.

Je veux bien ! ça me promènera.

CONSTANTIN, à part.

Il lui fait porter ses lettres.

UNE FEMME DE CHAMBRE, entrant par le fond et sortant par la gauche.

Madame prie Monsieur de passer immédiatement chez elle.

CONSTANTIN.

C'est bien... Oh ! je suis dans une agitation !.. Il faut que je me calme... je vais trouver ma femme...

BONVALET.

Constantin !

CONSTANTIN.

Ne me parle pas... despote !

(Il sort vivement par la gauche.)

SCÈNE XIII.

BONVALET, BRUSCAILLE ; puis, RAOUL.

BONVALET.

Ah ! ah ! ce pauvre Constantin, comme il court !

RAOUL, qui entre par le fond.

Monsieur Bonvalet !

BONVALET.

Casimir ! mon premier commis !

BRUSCAILLE.

Le secrétaire !..

RAOUL.

Oui, Monsieur, Casimir Raoul de Valista.

BONVALET.

Vous voici donc, vous qui avez tourné la tête à mon épouse !..

BRUSCAILLE, à part.

Une brave femme qui prenait du tabac... Quel enragé!..

RAOUL.

Eh ! Monsieur, j'ai préféré abandonner ma place plutôt que de trahir votre confiance...

BRUSCAILLE, à part.

Je le crois bien !

BONVALET.

Et mon cabinet d'affaires que j'ai été obligé de vendre ?

RAOUL.

Qui vous y forçait ? Je l'ai laissé dans un état superbe ! J'ai su apaiser les querelles...

BONVALET.

Moi qui les envenimais toujours !

RAOUL.

Étouffer plusieurs procès...

BONVALET.

Étouffer le feu sacré ! malheureux !..

RAOUL.

Monsieur, je ne souffrirai pas...

BONVALET.

Ah de Julie.

Mais je crois vraiment qu'il se fâche.

RAOUL.

Monsieur !

BRUSCAILLE.

Ils vont se battre, ô ciel !

BONVALET.

Ah ça t'as-tu pris pour un lâche ?

RAOUL.

Monsieur, prenez garde !

BONVALET.

Un duel !

De refuser, il serait sage,
Mais je ne recule jamais ;
Je me battraï, je le promets,
Lorsque tu seras de mon âge.

Mais il ne s'agit pas de cela... Ah ! il faut que j'aïlle ouvrir les yeux de Constantin... Où est Constantin, que je lui ouvre les yeux ! que je l'opère de la cataracte.

(Il sort furieux.)

BRUSCAILLE, très froidement.

Opérez ! opérez !..

SCÈNE XIV.

RAOUL, BRUSCAILLE ; puis, CONSTANTIN
et JULIE.

RAOUL.

Mais je suis donc un insensé, un sot, un être inutile?..

JULIE, arrivant avec Constantin du côté opposé à la sortie de Bonvalet.

Soyez noble, soyez ferme!

CONSTANTIN.

Je ferai mon possible. (Sèchement.) M. de Valista.

RAOUL, à part.

Quel ton sec!

BRUSCAILLE, à part.

Bon! il est encore à la baisse de ce côté-là.

JULIE.

Ferdinand, je vois que vous avez à parler d'affaires avec Monsieur... Je vous laisse.

CONSTANTIN.

Tu me laisses, Julie?

JULIE.

Je vais chez mon joaillier, rue de Richelieu.

CONSTANTIN.

Seule dans les rues de Paris... la femme d'un diplomate.

RAOUL, vivement.

Si vous le permettez, Monsieur, j'offrirais mon bras à Madame.

CONSTANTIN, vivement.

Du tout! (A part.) Je ne veux pas de ça!

BRUSCAILLE, à part.

La baisse continue.

CONSTANTIN.

Eh! voici M. Bruscaille! c'est le cavalier qu'il te faut!

BRUSCAILLE, à part.

A la hausse en plein!

JULIE, à Constantin.

Y penses-tu?

CONSTANTIN, bas, à Julie.

Ne crains rien... Il est incapable de compromettre une femme, celui-là... c'est un homme sans conséquence...

BRUSCAILLE, à part.

Dieu! que c'est flatteur pour moi!

ENSEMBLE.

Aux de Docho.

CONSTANTIN.

Pars tout de suite,

Sans adieu;

Mais reviens vite

En ce lieu.

JULIE et BRUSCAILLE.

Oui, je vous quitte,

Sans adieu;

Je reviens vite

En ce lieu.

RAOUL, à part.

Elle nous quitte!

(Haut.)

Sans adieu;

Revenez vite

En ce lieu.

(Bruscaille offre la main à Julie et sort avec elle par le fond.)

SCÈNE XV.

RAOUL, CONSTANTIN.

CONSTANTIN, tout-à-coup.

La malheureuse est chez moi!

RAOUL, étonné.

Quelle malheureuse?

CONSTANTIN.

Votre victime!

RAOUL.

Ma victime, à moi?

CONSTANTIN.

Vous avez trompé une femme, Monsieur!.. M^{me} Jacinthe Loliot.

RAOUL.

Cette jeune femme de ce matin? mais je l'ai vue alors pour la première fois!

CONSTANTIN.

A d'autres, Monsieur! Elle vous a reconnu parfaitement, ici, étant avec ma femme... Elle vous a vu... de ses deux yeux vu... dans le jardin, vous promenant avec M. Bruscaille... C'est lui, s'est-elle écriée... Vous épouserez Jacinthe, ou vous ne serez plus mon secrétaire... Voici mon ultimatum! (A lui-même.) J'ai été noble, j'ai été digne, j'ai été ferme... Ma femme sera contente de moi!

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE XVI.

RAOUL; puis, JACINTHE.

RAOUL.

Allons, bien! de mieux en mieux!

JACINTHE, sortant du boudoir.

Je n'entends plus rien... je puis sortir... (Se trouvant face à face avec Raoul.) Ah!

RAOUL.

C'est elle! (S'avançant.) Madame... regardez-moi bien! Me connaissez-vous? m'avez-vous déjà parlé?

JACINTHE.

Je crois que c'est la seconde fois.

RAOUL.

Cependant, Madame, vous allez être la cause de tous mes malheurs... J'ai obtenu l'emploi de secrétaire de M. Constantin; cette place, qui est toute ma fortune, je suis sur le point de la perdre...

JACINTHE.

Qui serait donc cause?..

RAOUL.

Vous, Madame.

JACINTHE.

Moi, Monsieur? Mais comment?

RAOUL.

Je n'ose vous adresser une question bien singulière.

JACINTHE.

Osez, Monsieur, osez... J'aime assez les questions de ce genre-là.

RAOUL.

Avez-vous jamais aimé quelqu'un?

JACINTHE.

En effet, ça pourrait être indiscret... Non, Monsieur, pas encore... Je suis en retard, n'est-ce pas?.. Pas encore...

RAOUL.

Eh bien! vous vous trompez, Madame, et je vais vous dire le nom de l'homme qui passe ici pour votre séducteur.

JACINTHE, riant.

Par exemple! dites... on n'est jamais fâché de s'instruire.

RAOUL.

Eh bien! Madame, vous le voyez devant vous,

JACINTHE.

Vous, Monsieur!.. (A part.) Tiens! voilà une séduction dont je voudrais me souvenir.

RAOUL.

Oui, Madame, c'est moi que l'on accuse d'une faute que je voudrais avoir à me reprocher.

Airs d'Arwed.

Quand on me dit, en m'accusant, Madame:
Pour réparer ton crime, épouse-la!
Je voudrais bien, je le sens en mon âme,
Avoir commis ce joli péché-là.
Oui, je maudis tout bas mon innocence,
Je la maudis! car chacun, près de vous,
D'un tel forfait s'accuserait, je pense,
Pour mériter un châtement si doux.

JACINTHE, à part.

Il est galant!

RAOUL.

Et l'on a prétendu que vous-même... vous-même, Madame, m'aviez reconnu...

JACINTHE.

Moi!.. Oh! mon Dieu!

RAOUL, à part.

Comme elle se trouble!.. (Haut.) Mais cela est faux! j'en suis sûr... Vous n'étiez pas dans ce salon, quand je me promenais avec M. Bruscaille... et l'on vous a prêté la phrase qui vous est, dit-on, échappée.

JACINTHE.

Et si je l'avais prononcée?..

RAOUL.

Que dites-vous?.. Mais... nous étions deux, et...

JACINTHE.

Monsieur, il vous est peut-être arrivé de faire la cour à une femme sans une grande beauté, sans un grand esprit, enfin, à une de ces femmes comme on en rencontre quelquefois... Si, par hasard, par amour-propre, vous lui aviez prêté toutes les qualités que vous lui désiriez, et cela devant des amis... puis, que tout-à-coup vous l'avez rencontrée, cette femme, à côté d'une autre plus jeune, plus belle, plus brillante! dominé par cette apparition subite... C'est elle! eussiez-vous dit... Laquelle?.. Auriez-vous eu la force de répondre: Cette femme brillante, distinguée, ce n'est pas celle-là que je connais... c'est l'autre... Vous ne l'auriez pas fait, toujours par amour-propre... C'eût été une faute, une grande faute, sans doute... Eh bien! Monsieur, cette faute-là, c'est la mienne... Mais je vais trouver M. Constantin... lui avouer...

RAOUL.

Madame...

JACINTHE.

Vous garderez votre place.

RAOUL.

Que m'importe!

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, JULIE, BRUSCAILLE.

JULIE, à part, entrant par le fond.

Ils sont ensemble.

JACINTHE.

Ah! ma bonne amie, si vous saviez!.. (Apercevant Bruscaille.) Bruscaille!

BRUSCAILLE, qui suit Julie, portant son ombrelle, son cachemire et son chapeau.

Jacinte!

JULIE, à part.

Ils se connaissent!

ENSEMBLE.

Airs de Dache.

BRUSCAILLE.

Oui, c'est elle que je vois.
C'est bien sa physionomie
Qui me plaisait autrefois.

JACINTHE.

Oui, c'est lui que j'aperçois,
C'est bien sa physionomie
Qui m'amusait autrefois.

JULIE et RAOUL.

Quel étonnement !.. Je crois,
Rien qu'à leur physionomie,
Qu'ils se sont vus autrefois.

JACINTHE, à Bruscaille.

Bonjour, Monsieur, c'est moi, moi, votre ancienne
amie,

Qui souffrais vos galans discours.

JULIE, bas, à Jacinthe.

Quoi ! c'est lui...

JACINTHE, à Julie.

Qui pleurait toujours,
Sans y mettre d'économie.

REPRISE ENSEMBLE.

JULIE, bas, à Jacinthe.

Comment, c'est là ce beau garçon que tu me
vantais ?

JACINTHE.

Voilà le beau garçon.

JULIE, riant.

Ah ! ah ! je t'en fais mon compliment.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, CONSTANTIN, BONVALET.

BONVALET, entrant par le fond avec Constantin.
Constantin, tiens-toi bien... sois ferme.

CONSTANTIN.

Sois tranquille... Je l'ai déjà été tout à l'heure.
(Haut.) M. Raoul !.. (Bas, à Julie.) C'est lui qui a
détruit le repos de Bonvalet.

JULIE, bas, à Constantin.

Votre Bonvalet est un imbécille !

CONSTANTIN.

Mais cette liaison avec...

JULIE.

Elle n'a jamais existé.

BONVALET.

Eh bien ! tu ne le mets pas à la porte ?.. Après
les dix mille francs que Monsieur te fait perdre
à la Bourse ?

RAOUL, stupéfait.

Est-il possible !

CONSTANTIN.

C'est six mille francs d'abord... et je vais te
le prouver... Où est ma note ?.. la note des es-
pagnoles... Ah ! je dois l'avoir placée dans mon
portefeuille... voilà deux heures que je le cher-
che.

RAOUL, le prenant sur la table.

Le voici, Monsieur.

JULIE, à part, et riant.

C'était à mon mari... (Bas, à Raoul.) M'en vou-
lez-vous encore de ce billet ?

RAOUL, de même.

Quel billet ?

JULIE.

Ah ! mon Dieu !

CONSTANTIN, prenant dans le portefeuille la lettre
de Julie et lisant.

« J'ai deviné vos projets... vous en voulez
à mon honneur... Vous voulez me parler d'a-
mour... » Je veux parler d'amour à mon agent
de change !.. L'écriture de ma femme !.. « A
M. Raoul... Partez, car je vous hais mainte-
nant... » Et elle ne le hait plus !..

JULIE, à Raoul.

Vous m'avez perdue !

RAOUL.

Moi !

LE DOMESTIQUE, entrant.

Une lettre timbrée du ministère.

CONSTANTIN, à part.

Elle ne le hait plus ! Juste comme la femme
de Bonvalet.

BONVALET.

Tu ne lis pas cette lettre du ministère... C'est
peut-être ta nomination...

CONSTANTIN.

Eh ! lis toi-même !

BONVALET, lisant.

« Le ministre est heureux de pouvoir félici-
ter M. Constantin sur le mérite de son rap-
port... Il croit de son devoir de retirer à M.
Constantin la mission de Hesse-Cassel, et de
l'appeler à des fonctions plus importantes. En
conséquence il le nomme à la Vera-Cruz. »

TOUS.

A la Vera-Cruz !

CONSTANTIN.

Au bout du monde !

BONVALET.

A cause de ton rapport... Tu as joliment tra-
vaillé là !

CONSTANTIN.

Mais ce n'est pas moi qui l'ai fait, mon rap-
port. C'est Raoul...

BONVALET.

Ça ne m'étonne plus...

CONSTANTIN.

A la Vera-Cruz !.. un affreux pays... (S'ar-
rétant. A part.) Malheureux ! tu blasphèmes con-
tre le ministre, et le ministre te sauve...

JULIE.

Vous n'accepterez pas.

CONSTANTIN.

Si fait... Et vous me suivez, Madame...

BONVALET.

Pauvre cher ami, il ne te manque plus qu'une
chose pour me ressembler...

CONSTANTIN, montrant la lettre de Julie.
Il ne me manque plus rien, Bonvalet.

BONVALET.

Comment, ton secrétaire...

CONSTANTIN, tout à coup.

Mon secrétaire ?.. c'est M. Bruscaille. Avec lui, il y aura moins de danger pour moi et pour...

(Il regarde Julie.)

BRUSCAILLE, à lui-même.

Secrétaire ! moi... Ma's d'où vient donc que je réussis toujours ?

JACINTHE, avec dépit, et bas, à Bruscaille.

C'est qu'un zéro... derrière une unité, lui donne de la valeur...

RAOUL.

Mais qui m'empêche donc toujours de réussir ?

JACINTHE, bas, à Raoul.

C'est que vous êtes le chiffre, et que le zéro était devant vous...

CHŒUR.

Aux Écol du Tambour-Major.

Pour nous, plus de disgrâce,
Plus de trouble en ces lieux,
Que, chacun à sa place,
Puisse enfin être heureux.

JACINTHE, au public.

Aux de Turenne.

Messieurs, suivant l'opinion publique,
Zéro ne valut jamais rien.
On dit pourtant, dans la mathématique,
Qu'il vaut beaucoup, quand on le place bien ;
Le difficile est de le placer bien.
De vos bravos, la force est plus certaine
Que le moyen par Barème inventé,
Pour ce zéro, Messieurs, de l'unité,
Pour qu'il arrive à la centaine.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.



FIN.